

# La science est -elle fille d'un lieu ? Lucarne sur la production scientifique de Tanella BONI.

Tohotanga COULIBALY

*Docteur, Maître-assistant, enseignant-chercheur, département philosophie,  
Université Félix Houphouët-Boigny,  
Abidjan- Côte d'Ivoire, klotanag@yahoo.fr*

## Résumé

*La science a du mal à s'enraciner en Afrique après plus de soixante de son enseignement sur le sol africain. En nous appuyant aussi bien sur l'expérience personnelle de Tanella BONI et sur son oeuvre, nous montrons qu'elle pense que tout homme a les potentialités pouvant lui permettre de produire des oeuvres scientifiques. Mais l'application des qualités intellectuelles de l'homme dans l'activité scientifique nécessite la présence de certaines conditions qui impulsent l'esprit scientifique. Sur le continent africain, il est difficile de réunir ces conditions. Toutefois, Tanella BONI n'est pas une afro pessimiste. C'est pour cela, elle soutient que le génie africain peut user de résilience pour impulser le développement scientifique.*

*Mots clés : Afrique, Écriture, Lieu, Mobilité, Science.*

---

## Abstract

*Science has evil with enraciner in Africa after more than sixty of its teaching on the African ground. By pressing us as well on the personal experiment of Tanella Profit and on its work, we show as it thinks that any man has the potentialities being able to allow him to produce scientific works. But the application of intellectual qualities of the man in the scientific activity requires the presence of certain conditions which impel the scientific spirit. On the African continent it is difficult to meet these conditions. However, Tanella Boni is not a pessimistic afro. It is for that, it supports that the African genius can use of impact strength to impel the scientific development.*

*Key words: Africa, Writing, Place, Mobility, Science.*

---

## Introduction

Le sujet de notre réflexion s'intitule : « la science est-elle fille d'un lieu ? Lucarne sur la production scientifique de Tanella BONI. » La question qui ouvre un tel sujet à savoir : « la science est-elle fille d'un lieu ? » peut paraître saugrenue aux esprits contemporains

façonnés par la mondialisation. Le flux d'échange des marchandises et l'interaction croissante entre les peuples de tous les continents peuvent laisser croire qu'il y a une unité de pratique entre tous les peuples du monde. Pour les eurocentristes comme Arthur GOBINEAU ou Lévy BRÜHL, émettre une telle idée est un manège ourdi par des peuples qui, faute de n'avoir jamais rien inventé en technoscience, parce qu'ils ont la possibilité de bénéficier du produit des efforts des autres, s'illusionnent qu'ils en sont les acteurs actifs.

Les eurocentristes pensent ainsi que la science est le propre de la culture occidentale. Et, ils ne s'en cachent pas, pour eux, il y a des zones géographiques si aride et même si désertique au point où aucune graine du savoir ne peut y germer pour prétendre donner naissance à un esprit qui arrive à produire des fruits intellectuels. Et, ce désert qui représente les 14 % de sa superficie du territoire africain n'est pas seulement géographique, il est aussi intellectuel. Hegel pense que le sol africain n'est pas propice à l'élévation spirituelle pour qu'elles puissent supporter une production intellectuelle conséquente.

On pouvait faire l'économie d'exhumer cette pensée de HEGEL émise depuis le XIX siècle et aborder de nouvelle problématique, s'il n'y avait pas des faits qui se déroulent sur le continent africain qui, en quelle que sorte peuvent sembler conforter son point de vue. Après plus de soixante ans d'existences, toutes les universités africaines confondues n'ont produit que peu de prix Nobel en science, alors que les universités américaines et européennes se partagent l'essentiel des nominations. Gado ALZOUMA<sup>76</sup> en fait la remarque :

À l'exception notable de l'Égypte, qui peut se prévaloir d'un prix Nobel en chimie, et de l'Afrique du Sud qui en recense cinq en chimie, physiologie ou médecine, on ne compte en Afrique que des prix Nobel de littérature ou de la paix. À titre de comparaison, les États-Unis trustent la première place avec 296 lauréats, devant l'Allemagne et le Japon, avec respectivement 94 et 25 récompenses.

Et, même pour les prix Nobel de littérature, on en compte que cinq, jusqu'à ce jour. Dès lors, peut-on penser que le sol africain serait

---

<sup>76</sup>Alzouma GADO « Pourquoi l'Afrique ne décroche pas de prix Nobel de sciences » in Jeune Afrique [www.jeuneafrique.com/1255014/societe/pourquoi-lafrique-ne-decroche-pas-de-prix-nobel-de-sciences/](http://www.jeuneafrique.com/1255014/societe/pourquoi-lafrique-ne-decroche-pas-de-prix-nobel-de-sciences/) consulté le : 29 Janvier 2023 à 9 h 30.

dépourvu de prédisposition scientifique qui serait inscrite dans ses gènes ? On ne peut trouver meilleures auteures que Tanella BONI qui peut nous servir de témoin pour répondre à cette question du fait de son itinéraire scientifique. Femme de lettres africaines, Tanella BONI a commencé ses études en Côte d'Ivoire pour les poursuivre en France, où elle a soutenu une thèse de doctorat à L'Université Paris IV, Sorbonne portant sur le sujet : « la vie chez ARISTOTE ». Auteure de plusieurs oeuvres composite qui embrasse à la fois les essais philosophiques et littéraires, la poésie et le roman, elle enseigne à l'université Félix Houphouët-Boigny en Côte d'Ivoire. Ses publications scientifiques ont rapporté plusieurs prix littéraires au plan international. Au vu de la richesse de sa carrière scientifique on peut s'interroger : si l'on peut encore maintenir l'idée que la production scientifique pour éclore, elle doit se pratiquer dans un lieu donner ou une institution précise ? N'est-ce pas les conditions de la pratique scientifique qui influencent sur la production scientifique? Puisqu'il est difficile de réunir toutes les conditions pouvant permettre d'exceller en science, l'africain ne doit-il pas user de son génie pour s'effrayer un chemin dans la pratique scientifique ?

Pour répondre à ces questions, nous inscrivons notre réflexion dans le champ de l'épistémologie. En faisant une analyse thématique de l'oeuvre de Tanella BONI, nous interprétons ses textes de sorte à faire ressortir, chez elle, l'idée que si l'esprit scientifique est un potentiel que tous les humains ont en partage il n'en demeure pas moins que certaines conditions de vie le stimulent que d'autres. Une telle étude aura pour intérêt d'alerter la communauté scientifique africaine afin qu'elle redouble d'efforts dans la production scientifique pour faire disparaître certains stéréotypes dont l'Afrique est objet. Pour ce faire, avant de montrer que Tanella BONI prône le génie africain à se réinventer pour impulser la production scientifique, nous montrons d'abord que sa vie intellectuelle participe à réfuter certaines idées préconçues sur la capacité intellectuelle des africains pour indiquer ensuite, qu'elle n'ignore pas que les défis à relever, pour qu'on assiste à une production scientifique conséquente en Afrique, sont énormes.

## I. Tanella BONI, une réponse aux stéréotypes sur la science.

Il n'y a pas si longtemps, dire d'un habitant du continent africain qu'il fait oeuvre de science était impensable dans certains milieux intellectuels, notamment pour les tenants des thèses eurocentristes. Mais, ce courant de pensée qui a connu ses heures de gloire après le contact entre les peuples africains et européens est devenu plus un vestige de l'histoire de la pensée qu'un mouvement d'idées structurées en système. Par ailleurs, en rappelant les positions longtemps mises en avant pour soutenir que l'Afrique est une terre improductive sur le plan de la connaissance scientifique, il convient de mettre en exergue le mérite de notre auteure. Son travail intellectuel peut être lu comme une oeuvre inscrite dans la dynamique de déstructuration des stéréotypes. D'ailleurs, pour elle, la pratique scientifique, notamment celle de la philosophie, est un moyen qui permet :

Le passage d'un état où toutes les potentialités existent et ne donnent pas la pleine mesure d'elles-mêmes à cause de contraintes multiples, à un autre état où le passant quitte le moment de la minorité pour accéder à la majorité, là où il peut délibérer, choisir, penser et créer par soi-même. (T. BONI, 2004<sup>77</sup>)

D'ailleurs, le titre de l'une de ses nombreuses publications scientifiques : « philosophie et émancipation », peut suggérer que l'engagement de Tanella dans la pratique de la science est un moyen pour elle, de réorienter les regards sur l'Afrique, sous un angle positif. En effet, pour certains penseurs européens tels que HEGEL, la science ne peut prospérer que sur le sol occidental. Ils en veulent pour preuve l'universalisme de la science occidentale qui triomphe dans l'explication phénoménale. De ce fait, de toutes les races humaines l'occident seul dispose d'un cadre conceptuel qui épouse la rationalité de l'univers. Pourtant, pour eux, le cadre conceptuel de l'Occident, seul ne suffit pas, pour le triomphe de sa science, le courage et l'abnégation de ses populations sont l'une des clefs de son impulsion. La physique dans le passé, et la révolution numérique aujourd'hui, qui

---

<sup>77</sup> p. 6

gouverne l'action de toute l'humanité à travers l'intelligence artificielle, prennent leurs racines en Occident.

Si, l'Afrique ne compte pas la plupart de ses enfants dans l'élite qui occupe les plus hauts sommets des podiums scientifiques, il faut mettre cela au compte de la paresse qui inhibe les facultés intellectuelles de ses populations. Pour Gobineau, les africains seraient fondamentalement fainéants. Et, cela les rend incapables de détourner leur regard du sensible immédiat pour l'orienter vers l'abstraction qui permet de lire l'univers en formule mathématique. Cette tâche de modélisation nécessite un surcroît d'effort de cognition et de valeur morale dont l'Africain ne serait pas capable de payer le prix. (GOBINEAU, 1967<sup>78</sup>) l'assume en expliquant que, pour tous ceux qui « aient connu la terre d'Afrique, en subissent encore l'influence entière ; leur suprême joie, c'est la paresse ; leur suprême raison, c'est le meurtre ». En d'autres termes, les peuples d'Afrique n'aiment pas le travail. La science est donc un luxe qu'ils ne peuvent prétendre s'offrir, car rien ne peut motiver les fonctions mentales d'un Africain pour qu'il s'adonne à cette dépense d'énergie intellectuelle.

Certes, ces propos excessifs de Gobineau pouvaient être atténués s'il avait pris la peine de consulter les écrits de certains explorateurs occidentaux qui ont vécu intimement avec les Africains. Dr (André Jullien, 1898<sup>79</sup>), par exemple, reconnais que « l'Afrique est sans pitié pour les faibles et les irrésolus ; elle exige du courage et de l'abnégation ; elle impose un labeur constant ». En d'autres termes, la terre africaine est si austère qu'elle ne peut abriter des individus fainéants, incapables d'élaborer des principes explicatifs de leur univers permettant de se prémunir contre les chocs et les aléas de la nature. L'argument usité qui lie l'improductivité scientifique africaine au refus des africains de s'adonner à l'effort intellectuel n'est donc pas viable pour inscrire le continent africain au rang des zones géographiques hostiles à la science.

Toutefois, les eurocentristes s'appuient sur un autre argument pour expliquer les difficultés de l'implémentation de la science en

---

<sup>78</sup> p. 76  
<sup>79</sup> p. 556

Afrique. Cet argument trouve ses racines dans les écrits de HEGEL. Celui-ci semble avoir trouvé la raison de l'inertie intellectuelle des peuples noirs dans le climat chaud que l'on rencontre dans l'aire géographique du continent africain. (HEGEL, 1965<sup>80</sup>) soutient :

la chaleur torride de l'Afrique est une force trop puissante par rapport à l'homme pour que l'esprit puisse se mouvoir librement parmi elles et parvienne à la richesse qui est nécessaire à la réalisation d'une forme développée de vie.

Pour HEGEL, la science est fille d'un lieu, la zone tempérée. Puisque l'Afrique se trouve dans l'une des zones les plus chaudes du monde; l'esprit africain fonctionne comme une structure dissipative. Celle-ci, en contact permanent avec la chaleur, elle ne pourrait jamais atteindre un équilibre à partir duquel l'africain peut observer une constante ou une régularité dans la production des phénomènes et ensuite les appréhender sous la forme d'une loi. Ce qui fait qu'en Afrique, selon Hegel, la science n'est pas la chose du monde la mieux partagée.

Mais HEGEL ne soutient pas pour autant que les africains sont irrationnels, au point de ne pas pouvoir exceller dans le domaine scientifique. Pour lui, il suffit que le nègre se soustrait de ce climat austère, impropre à la science, qui suffoque son esprit, pour qu'il soit apte à produire des résultats scientifiques probants. (HEGEL, 1965<sup>81</sup>), en veut pour preuve :

Sur la côte brésilienne, il était par conséquent plus facile de devenir libre, et il y eut, en cet endroit, des nègres plus libres en grand nombre. On compte parmi eux, par exemple, Docteur Kingera, un médecin nègre à l'activité duquel les Européens doivent d'avoir appris l'usage de la quinine. Un Anglais raconte avoir rencontré, dans la vaste sphère de ses expériences, de nombreux exemples de nègres devenus d'habiles ouvriers et artisans, et même des prêtres, des médecins.

---

<sup>80</sup> p. 220

<sup>81</sup> p. 234

Pour HEGEL, le docteur Kingera ne pouvait pas faire cette prouesse pharmaceutique, en découvrant le remède du paludisme, s'il vivait encore en Afrique, soumis aux températures élevées du climat tropical. Ce qu'il ne pouvait pas faire en Afrique, il a pu le réaliser sur la côte brésilienne, dans une zone tempérée favorable à l'acquisition et à la création scientifique.

La vacuité des arguments qui présentent l'Afrique comme une terre au climat tropical caractérisé par une forte chaleur, influençant négativement les capacités cognitives des habitants en les rendant paresseux, apparait clairement lorsqu'on consulte la bibliographie de notre auteure. Cette œuvre composite meublée par la poésie, le roman, le théâtre et les essais philosophiques montre les prouesses scientifiques de l'auteure et remet en cause la thèse qui soutient qu'on ne peut pas rester sur le sol africain pour faire œuvre de science. Pourtant, quand on lit entre les lignes, l'œuvre de Tanella BONI semble, par endroit, admettre que la science reste un défi pour l'Afrique.

## II. La science, un défi pour l'Afrique.

Dans une de ses publications, Tanella BONI constate qu'on ne peut rien entreprendre sans être dans un lieu. Elle insiste : « aucune activité humaine n'a lieu hors d'un « monde », ni l'occupation d'un territoire, ni la construction d'une maison, ni la création artistique » (Tanella BONI, 2021<sup>82</sup>). Par lieu, il faut entendre, ici, aussi bien une subjectivité marquante d'un aspect culturel donné ; ou un espace topologique dans lequel un peuple ou une communauté humaine vit. En Afrique, pour ce qui concerne la pratique de la science, Tanella BONI y perçoit des contraintes. Elle les soulève par cette interrogative : « comment exister en tant qu'écrivain quand les conditions de la création et de la réception de l'œuvre, les structures de production et de communication autour du livre existent à peine ? » (Tanella BONI, 2009<sup>83</sup>). Son interrogation ne s'appesantit ici singulièrement sur le

---

<sup>82</sup> p. 87

<sup>83</sup> p. 45

livre mais ; en réalité, elle veut mettre en exergue les difficultés qui minent généralement toute la pratique scientifique sur le sol africain.

En tout état de cause, on peut relever dans cette interrogation de Tanella BONI deux éléments distincts qu'elle présente comme des prérequis indispensables à la pratique scientifique : « les conditions de créations et la réception de l'œuvre ». Ces deux éléments, en réalité, sont indissociables. En effet, les conditions de la création du savoir scientifique sont des éléments endogènes au lieu de l'éclosion de la science. En Afrique, ces conditions sont loin de favoriser et d'impulser l'émergence de la création scientifique. Lorsqu'on veut mettre l'accent sur la précarité des conditions de la pratique scientifique, en Afrique, on a l'habitude de s'attarder sur l'insuffisance des institutions scolaires, universitaires, des laboratoires de recherches, des ressources humaines et financières ; notre auteure va plus loin dans son diagnostic. Pour elle, ces éléments matériels seuls ne suffisent pas pour expliquer le retard qu'accuse l'Afrique en matière de promotion de la science. Toute analyse des facteurs innervant de la recherche scientifique, en Afrique, selon elle, pour être complète, doit s'orienter principalement vers des éléments qui renvoient aux conditions a priori de tout discours scientifique. Tanella BONI trouve que la langue de la formation et de la communication du savoir scientifique est l'élément principal qui parasite l'impulsion de la pratique scientifique sur le sol africain. En effet, elle fait le constat que les langues de communication de la science, en Afrique, sont de véritables obstacles épistémologiques qui inhibent la formation de l'esprit scientifique. Elle explique :

La question de la langue d'écriture, autre urgence qu'il faut affronter, car dans toute langue s'exprime une part d'identité individuelle qui lie l'individu à un groupe. Écrire dans la langue de l'autre, par nécessité ou par choix, pose un problème, comme si l'écrivain s'éloignait de lui-même et risquait de perdre ses propres repères. (Tanella BONI, 2009<sup>84</sup>)

La langue, en plus d'être un moyen de communication, est l'élément essentiel qui structure le mécanisme de la pensée conceptuelle et discursive. De cette façon, c'est sur elle que l'individu

---

<sup>84</sup> p. 45



prend ses repères. En effet, il y ancre ses schèmes d'explorations du monde pour mieux appréhender son horizon. Toutefois, en ce qui concerne la science, la langue n'est pas neutre au point où, on pourrait penser que toutes les langues se fondent sur une sémiotique implicite capable d'exprimer l'objectivité scientifique. Selon (Gaston BACHELARD, 1947<sup>85</sup>) : « la science est avide d'unité ». Ce besoin d'unité fait que dans la pratique de la science, y règne un impérialisme qui fait que pour faire œuvre scientifique, l'on est obligé d'élaborer et de communiquer le savoir scientifique dans une langue dominante. Aucune langue africaine n'est dominante. De ce fait, aucune langue locale africaine, utilisée pour l'expression des échanges locaux, ne peut prétendre à l'universel pour servir préférentiellement de langue employée dans l'expression du savoir scientifique. Ces langues locales et usuelles, en effet, seraient populaires du fait qu'elles constituent le canal d'expression de l'opinion africaine. Or, « la science, dans son besoin d'achèvement, comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion (...) qui pense mal » (Gaston BACHELARD, 1947<sup>86</sup>). Par conséquent, les langues africaines, constamment contaminées par l'opinion africaine, sont impropres à la production scientifique.

Dans cette perspective, il va de soi que l'éducation à la pratique scientifique ne peut se faire dans de telles langues, incapables qu'elles sont de devenir un vecteur d'abstraction. Cela justifie-t-on l'idée de poursuivre, en Afrique, l'éducation à la pratique scientifique dans les langues occidentales. Or, en faisant recours de manière systématique à ces langues dans l'éducation, Abdou MOUMINI, avant notre auteure alertait sur ce qui s'apparente à un drame pour les jeunes africains. Ce drame, pour lui, ces jeunes le ressentent comme une catastrophe. (Abdou MOUMINI, 2019<sup>87</sup>) explique :

Il ne peut être que catastrophique de lui imposer une langue étrangère : c'est non seulement confronter l'enfant avec d'énormes difficultés qui ne présentent aucun caractère nécessaire, mais aussi peut-être perturber gravement une des

---

<sup>85</sup> p. 16

<sup>86</sup> p. 14

<sup>87</sup> p. 173

phases les plus fondamentales de la formation de sa pensée et de sa personnalité.

En d'autres termes, la disjonction entre la langue de la vie quotidienne et la langue de la formation scientifique provoque chez l'africain une perturbation dans sa pensée. En effet, quand l'africain veut s'adonner à la science, son esprit est le siège d'une dissonance qui fait que l'idée des objets environnants manque toujours leur corrélation linguistique. Il n'y a donc pas chez le jeune africain un moyen terme commun, à la fois à son milieu de vie et à son langage quotidien, dans lequel s'actualise l'expression du réel pour produire des découvertes scientifiques.

Pour autant, l'acquisition de la science en Afrique par le biais des langues occidentales ne suffit pas pour expliquer le retard de ce continent en matière de production scientifique. L'une des raisons, qui fait qu'aucune langue africaine ne figure pas dans le cercle restreint des langues canoniques pouvant servir de support conceptuel à la science, provient aussi du fait qu'aucune d'entre elles n'a jamais été exhaustivement transcrite. L'Afrique ayant fait ce choix singulier de cantonner sa culture dans l'oralité, elle n'a jamais retenu la transcription des langues comme un élément essentiel de l'expression du réel. Elle a toujours compté seulement sur la fidélité de la mémoire de ses fils pour retenir et transmettre les connaissances nécessaires à la survie de sa population. Or, la science telle qu'elle se pratique aujourd'hui ne peut que graver ses formules sur un support matériel. L'écriture : « est entendue comme comprise à l'intérieur d'une totalité et enveloppée dans un volume ou un livre ». (Jacques DERRIDA, 1967<sup>88</sup>). Cette forme de communication, dit-on, indispensable à la pratique scientifique, ne serait que pour le besoin d'objectivité et la cristallisation des concepts, ne meuble pas le quotidien des africains. Dès lors, se servir d'une telle écriture, en Afrique, dans ses productions scientifiques, est une façon involontaire pour l'homme de science de rompre avec son auditoire, de prêcher dans un désert et de prendre congé de lui. (Tanella BONI, 2009<sup>89</sup>) explique :

---

<sup>88</sup> p. 30

<sup>89</sup> p. 46

L'écriture devient un lieu de tension extrême où se joue le drame d'un être en partance vers d'autres mondes qu'il n'a pas choisis. Il emporte dans ses bagages quelques images et des bribes de paroles qui ont du mal à se couler dans l'écriture, ce moyen d'expression par lequel il pratique un corps à corps quotidien, qui teste la validité de ses savoirs et de ses identités multiples.

Le scientifique africain vit un drame parce que son travail semble avoir un impact limité sur son milieu originel de vie. C'est comme si ses travaux de recherche étaient tournés vers d'autres horizons, d'autres instances avec lesquelles ils cherchent désespérément à rentrer en contact. Certes, les problèmes qu'il aborde prennent leurs racines dans son quotidien, mais les solutions qu'il propose ont du mal à transformer son milieu de vie. Pour cette raison, le scientifique n'est pas reconnu en tant que tel par la société africaine. Mais, il n'est pas aussi aisé pour lui de se faire reconnaître et de se faire admettre dans l'univers scientifiques, animé par les autres peuples du monde. Car les instances qui décernent cette qualité de scientifique sont à la fois composées de « réseaux fermes et d'affinité sélective. » (Tanella BONI, 2009<sup>90</sup>). En réalité, la science n'est pas simplement un discours qui, objectivement établi, explique des rapports de nécessité entre les phénomènes sous la forme d'équation mathématique en vue de les expliquer rationnellement. Elle est une qualité sociale que confère une classe sociale à un individu. Cette qualification est même un titre composite qui en son sein admet des grades décernés qui déterminent, le rang et l'autorité scientifique du bénéficiaire. Ce fait a pour conséquence, qu'il ne va pas de soi pour un africain d'intégrer la cité scientifique.

On l'aurait remarqué, pour Tanella BONI, ce n'est pas le sol africain, l'espace géographique avec ses aspérités qui, en lui-même, est incapable de produire des connaissances scientifiques. L'Afrique n'est pas, sous cette forme, hostile à la science. Ce sont les conditions culturelles de l'Afrique qui font qu'il est difficile d'y faire des productions scientifiques. Toutefois, y a-t-il pas un moyen de faire du

---

<sup>90</sup> p. 47

continent africain un lieu de production scientifique à l'instar des autres continents du monde afin que lui aussi glane à l'envi les brevets de découvertes scientifiques ? Tanella BONI ne fait pas partie des afro pessimistes. Elle croit fermement au génie africain à apprendre et exceller en toute science.

### III. Le génie africain, seul facteur déterminant du progrès scientifique

(Tanella BONI, 2017<sup>91</sup>) estime qu'en matière de science, « l'humanité est divisée en portion inégale ». En d'autres termes, le discours scientifique n'a pas la même valeur selon la situation géographique de son émission. Sur ce point de vue de notre auteure, (Pierre BOURDIEU, 1976<sup>92</sup>) avait déjà été plus explicite :

les jugements sur les capacités scientifiques d'un étudiant ou d'un chercheur sont toujours contaminés, à tous les niveaux du cursus, par la connaissance de la position qu'il occupe dans les hiérarchies instituées (celle des grandes écoles en France ou celle des universités par exemple aux USA).

Autrement dit, un discours émis par un chercheur ou un étudiant ayant fait ses études en France ou aux États-Unis a plus de portée scientifique que celui d'un de ses collègues africains. L'Amérique, la France, l'Occident en général, deviennent ainsi les lieux de prédilection de la science. De ce point de vue, l'Afrique ne fait pas partie des territoires connus pour être pourvoyeurs de science.

Pourtant Tanella BONI recommande aux africains de ne pas céder au fatalisme. Pour elle, aucune difficulté que l'on peut rencontrer sur le chemin de la découverte scientifique ne peut devenir une raison valable pour un Africain de se morfondre en se détournant de la pratique scientifique. Elle en appelle au génie africain qui n'a jamais plié l'échine malgré les difficultés. Son optimisme peut transparaître à travers ce propos : « les Africaines s'en sortent par la ruse ». (Tanella BONI, 2011<sup>93</sup>). Il ne faut pas voir dans cette ruse un

---

<sup>91</sup> p. 39

<sup>92</sup> p.89

<sup>93</sup> p. 28

procédé déloyal, une malice des africains de faire feu de tout bois pour parvenir à tout prix à leurs fins. La ruse, ici, fait référence à l'expression du génie africain qui sait se réinventer pour transcender les obstacles et triompher de l'hostilité que lui impose la nature ou la vie. Tanella BONI, en faisant appel au génie africain afin de trouver en lui-même toutes les ressources nécessaires à la pratique scientifique, met en exergue son expérience personnelle de chercheuse africaine qui a pu s'insérer avec succès au sein de la communauté scientifique internationale.

Première femme ivoirienne, enseignante de philosophie à l'Université en Côte d'Ivoire, Tanella BONI a ressenti, à un moment donné, le besoin de s'abreuver à une science dont le niveau de pratique auquel elle aspirait ne se trouvait pas dans son pays. Dès lors, elle ne s'est pas résignée comme une victime expiatoire. Elle s'est battue habilement pour quitter l'Afrique, où les structures de formation semblaient la condamner à n'être qu'une consommatrice des idées philosophiques. Elle a refusé d'être un faire-valoir du savoir. Elle s'est rendue en France pour apprendre la même science que ses maîtres et dans les mêmes écoles qu'ils ont eu à fréquenter. En effet, elle part en France, pour poursuivre ses études à Toulouse et soutient, en 1987, une thèse de doctorat ayant pour sujet : la vie chez Aristote, à Paris (Paris IV Sorbonne).

De tous ces périple, la vie Tanella Boni montre que la pratique de la science exige qu'on s'attache à elle seule et non à un lieu donné. C'est pourquoi elle témoigne que pour faire oeuvre de science, il faut : « être dans en état de mobilité où il faut apprendre à exister nulle part, là où, il faut recommencer une vie à zéro, affronter le vide d'un espace inhospitalier à transformer en lieu familier ». (Tanella BONI, 2021<sup>94</sup>). En d'autres termes, la science exige du courage, celui de procéder à une dissolution de son lieu familier pour conquérir un nulle part à partir duquel, on ne se définit que par elle seule. En réalité, pour celui qui veut faire oeuvre de science, il ne peut faire l'économie de l'émigration entendue comme transit d'une culture vers une autre, pratique d'une langue et d'une autre. L'africain en quête de science

---

<sup>94</sup> p. 88

doit souvent quitter son monde familial pour aller en découvrir un autre que régissent d'autres codes culturels qu'il doit chercher à comprendre pour pouvoir s'intégrer dans la cité scientifique. Tanella BONI veut montrer, par là, que la science n'est pas la caractéristique propre d'un peuple ou d'une race donnée de sorte qu'un repli sur soi ne peut qu'éloigner davantage de son but, toute personne qui souhaite s'installer dans l'espace scientifique. L'activité scientifique est le propre de toute personne ayant le goût du risque et de l'aventure. (Tanella BONI, 2010<sup>95</sup>) en témoigne en ces termes :

L'expérience de la mobilité m'a menée aux géographies et aux histoires que je croyais savoir ou ce que j'ignorais savoir ou ce que j'ignorais, sauf in situ et, découvrant autrement ce que je croyais savoir ou ce que j'ignorais.

L'acquisition de la science exige que l'africain sorte de sa zone de confort, non pas parce que le sol africain n'est pas propice à l'apprentissage de la science, mais parce que l'acquisition de toute science exige qu'on soit en contact avec ceux qui en ont le plus d'expériences. Pourtant, ce n'est pas une entreprise simple, car elle commande une habilité qui nécessite un effort à se faire admettre dans une communauté scientifique où, peut-être, ceux qui en possèdent les droits et les titres ne viennent pas de notre milieu habituel de vie. Si l'objet de notre quête scientifique se trouve en Occident, nous devons nous donner les moyens d'y être pour l'apprendre. À ce sujet, Cheick Amidou KANE sensibilisait déjà les africains à se rendre à l'école occidentale pour s'imprégner de leurs sciences :

Il faut aller apprendre chez eux l'art de vaincre sans avoir raison. Au surplus, le combat n'a pas cessé encore. L'école étrangère est la forme nouvelle de la guerre que nous font ceux qui sont venus, et il faut y envoyer notre élite, en attendant d'y pousser tout le pays. (Cheik Amidou KANE, 1961<sup>96</sup>)

Cette « guerre est aussi violence faite au corps, à la mémoire, à l'esprit des humains » (Tanella. BONI, 2003<sup>97</sup>). Mais on ne peut sortir de cette guerre par la confrontation, c'est-à-dire par une opposition

---

<sup>95</sup> p.9

<sup>96</sup> p. 47

<sup>97</sup> p. 12

frontale dans laquelle on opposera son savoir africain à la science occidentale. Ce combat, l'Afrique l'a déjà perdu dans son histoire assez récente. Il lui reste une seule manière de le mener. Celle-ci consiste à fuir tout extrémisme qui jette un anathème sur la science occidentale. L'africain doit accepter d'opérer une révolution de son esprit scientifique au sens kuhnien, c'est-à-dire, il doit accepter de changer ses principes explicatifs de l'univers, non pas parce que les principes hérités des sagesse ancestrales africaines sont mauvais, mais tout simplement parce que l'expérience a montré qu'ils ne répondent plus adéquatement aux exigences du monde actuel. En d'autres termes, l'Africain doit accepter d'opérer cette conversion qui consiste à apprendre studieusement la science occidentale pour assimiler les connaissances à partir desquels l'Occident a pu se munir de moyens technologiques afin de triompher sur les autres peuples. Tanella BONI pense qu'en apprenant la culture scientifique occidentale, l'africain ne s'acculture pas comme le pensent certains africanistes. Il se réinvente puisqu'il arrive ainsi à dompter la science qui a fait de lui un être dominé. S'investir dans une telle science ne doit pas non plus se faire par mimétisme. Tanella BONI explique qu'en cultivant la science occidentale, l'africain doit chercher à se frayer son propre chemin :

L'écriture lui permet de découvrir sa propre voie, d'être libre de tout engagement extérieur, qui irradie un univers autre advenant au jour parfois à son insu. Il se contente d'écrire et les mots disent le reste. (Tanella BONI, 2010<sup>98</sup>)

Les mots disent le reste parce qu'ils restent gravés sur un parchemin. Si, ils sont bien conservés, les mots peuvent traverser le temps sans que leurs sens ne se perdent par défaut de mémoire. C'est en écrivant davantage que l'africain deviendra un homme de science qui a : « un esprit qui crée, pense, imagine, organise » son milieu. (Tanella BONI, 2010<sup>99</sup>)

---

<sup>98</sup> p. 15

<sup>99</sup> p. 29

## Conclusion

Dans ce travail, nous nous sommes intéressés à la question de savoir si la science est la fille d'un lieu. Pour y répondre, nous avons choisi de nous instruire à travers la vie de Tanella BONI elle-même et de son œuvre. Nous avons pu faire sortir certains de ses propos de leurs contextes pour les interpréter non pas en vue de les transgresser, mais pour nous en servir afin de faire ressortir un autre pan des multiples facettes des idées véhiculées dans l'œuvre de notre auteure. Ce procédé nous a permis d'établir que, le fait que Tanella BONI soit une africaine et qu'elle soit une auteure dont la valeur scientifique de son œuvre soit internationalement reconnue, participe à briser certains stéréotypes faisant de l'Afrique une terre qui ne peut rien donner à l'humanité en matière de science.

Mais vu, le retard de l'Afrique à faire des découvertes scientifiques à une échelle importante pour qu'elle puisse impacter le reste de l'humanité, nous avons trouvé que Tanella BONI met ce retard au compte de l'environnement culturel africain qui ne favorise pas toujours la pratique de la science. Cependant, notre auteure n'est pas afro-pessimiste puisqu'elle pense que l'Afrique peut remonter son retard en technoscience si l'africain emploie toutes les ressources de son génie créateur. Ainsi elle recommande aux africain de s'armer de courage pour s'instruire. C'est à ce prix, pense-t-elle, que l'Afrique pourra rattraper son retard scientifique et technologique.

## Références bibliographiques

Alzouma Gado (2021) « Pourquoi l'Afrique ne décroche pas de prix Nobel de sciences », In, *Jeune Afrique*, [www.jeuneafrique.com/1255014/societe/pourquoi-lafrique-ne-decroche-pas-de-prix-nobel-de-sciences/](http://www.jeuneafrique.com/1255014/societe/pourquoi-lafrique-ne-decroche-pas-de-prix-nobel-de-sciences/) consulté le : 29 Janvier 2023 à 9 h 30.

Bachelard Gaston (1947) *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, librairie philosophique j. Vrin.

BOURDIEU Pierre (1976) « Le champ scientifique ». In, Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 2, n°2-3, juin 1976. La production de l'idéologie dominante. pp. 88-104;



Boni Tanella (2003) « Qu'est-ce que la Guerre ? » In *Guerre et Réconciliation*, Paris, Unesco. pp. 7-20

Boni Tanella ( 2004) « Philosophie et émancipation », In *La Philosophie et l'émancipation de l'humanité*, Paris, Unesco. pp. 5-14

Boni Tanella (2006) *Les nègres n'iront jamais au paradis*, Paris, Éditions du Rocher

Boni Tanella ( 2009) « Écrire dans l'urgence ou le partage inégal du sensible », In, *Que peut encore l'art ?* Museum International, Paris, UNESCO, Vol LXI, n°4 / 244, décembre 2009 pp. 44- 53

Boni Tanella ( 2008) *Que vivent les femmes d'Afrique ?* Paris, Éditions du Panama

Boni Tanella (2010) *Réflexion sur l'écriture et les questions de notre temps*, Paris, L'harmattan.

Boni Tanella (2011) *Que vivent les femmes d'Afrique aujourd'hui ?* Paris, Karthala

Boni Tanella (2017) *Là où il fait si clair en moi*, Paris, Éditions Bruno Doucey.

Boni Tanella (2018) *Habiter selon Tanella Boni*, Plaisan, Museo Éditions.

Boni Tanella (2021) *Là où il fait si clair en moi*, Paris, Bruno Doucey

Derrida Jacques (1967) *Grammatologie*, Paris, Minuit.

Dioffo Moumini Abdou (2019) *L'éducation en Afrique*, QUÉBEC, ÉDITIONS SCIENCE ET BIEN COMMUN

Gobineau De Arthur (1967) *De l'inégalité des races*, Paris, Éditions Pierre Belfond

Julien André (1898) « Le caractère du blanc au Congo,» In, *Revue des questions de science*, T. XIV, 1898, Société scientifique de Bruxelles. pp. 553-570

Hegel Georg Wilhelm Friedrich (1965) *La raison dans l'histoire*, Introduction à la Philosophie de l'Histoire, Trad. Kostas PAPAIOANNOU, Paris, Plon.

Kane Cheik Hamidou (1961) *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard.